

Chapitre 1

Il y avait une montre sur laquelle couraient des aiguilles désespérées d'atteindre l'heure. Il y avait un « tic », il y avait un « tac », accordés au rythme d'un coeur. Fugitives, autant que pouvait l'être le temps qu'elles décomptaient, des yeux suivaient leur cheminement d'une attention qu'on ne faisait plus. "Raph..." Il y avait un gémissement de rouage, puis un petit bond d'une pupille. Ni une course, ni une poursuite. L'un entraînait l'autre, et quand l'autre rattrapait l'un, c'était au coeur de bondir. "Raph". Elles n'étaient même pas lues, ces aiguilles, seule une heure était retenue ; et cette heure, c'était celle qui s'échappait. Ces yeux infatigables ne savaient même plus s'ils l'attendaient avec impatience ou crainte. Parfois, ils ne voulaient même pas atteindre cette heure passagère. "Raph !" Bientôt, il faudrait se lever à l'ultime mouvement de la montre, quand enfin cette heure sonnera. Les yeux parlèrent au cerveau, car le coeur n'écoutait pas. Les mains agrippèrent une lanière ; un sac s'en suivait. Les jambes plièrent, souffrirent le poids du corps autant que le poids du coeur. Un pas, un autre, plus rapides que les sautilllements des aiguilles et des pupilles.

– Raphaël ! Oh ! Tu nous écoutes gars ?

Il était soudain prisonnier d'une bienséance baveuse. On avait contraint à la terre ses idées vagabondes, qui jusque là louvoyaient dans les mécanismes de sa montre.

– On te cause, t'écoutes pas et après tu te casses sans rien dire ? Moyen non ?... continuait cette voix chasserresse.

Raphaël observa les jeunes en étau social dont il s'extirpait sans mots. Il y avait des visages emplis de souvenirs et des sourires emplis de nostalgie, une belle troupe d'amis dont il connaissait l'abîme des profonds caractères.

– Calme-toi, gros. Tu sais qu'il va voir son frère.

– Ah... Ouais, merde... J'avais oublié. Déso Raph.

La palette des fades couleurs d'hiver se mélangeait sous son regard. Il ne s'efforçait pas à distinguer les nuances, les joues gonflées, la tête absente.

– Ouais, ce... c'est l'heure, baragouina-t-il. À plus les gars.

– Salut Raph, à plus.

On le salua, honteusement, les regards désolés creusant au sol. Il leur leva la main et s'éloigna, trifouillant son sac. Ses oreilles percevaient plus de bruit qu'il n'en appréciait, une mixture confuse, inhomogène et fortement désagréable. Avec le soulagement d'une âme aigrie, il sortit ses écouteurs et s'évada, un fol échappatoire entre la douceur de Pomme et l'agressivité de Barbarossa. L'hôpital n'était pas si loin, l'affaire de quelques arrêts de métro, quelques pas, quelques chansons qui défilaient dans ses oreilles. Tout son autour n'était qu'une réalité grouillante, et bien qu'il l'aurait tant voulu, il ne pouvait faire l'abstraction de tous ces gens qui meublaient son existence, salués de son indifférence. Les petits yeux du monde, chacun bien à sa place, ne l'étaient peut-être pas tant ; c'était tellement de petits astres qui semblaient l'épier. N'avait-il pas droit à un égard respectueux, d'être épargné par la curiosité mal placée des petites compassions ? Peut-être qu'on ne l'observait pas, que c'était lui qui épiluchait chaque homme, chaque femme, chaque enfant avec la médisance des coeurs lourds. Et puis, l'instant d'après, il imaginait leur quelconque vie, leurs joies passagères, leurs peines, dessinait la moindre différence qui les séparait de la sienne. Un tableau figé, astreint à cette heure, à cet instant soucieux qui brûlerait bientôt aux enfers de l'oubli. C'était ainsi qu'étaient les interactions sociales dans un monde malade. Il cligna des yeux, au même rythme que courrait son coeur, plus lentement peut-être... Une fois... Une autre et il se trouva face au bâtiment froid, dont la façade blanchâtre se dépeignait sur ses occupants. À ses pieds, droite et élancée, aux longues jambes nues, une femme brune et au teint mat l'attendait. Une musique l'assourdissait de toute folie extérieure, mais il ôta ses écouteurs et s'approcha d'elle.

– Te voilà Raphaël. J'avais peur que tu ne sois pas à l'heure. Tu sais que les horaires de visites sont toujours stricts.

– Ouais, ouais, t'inquiète pas maman. J'sais regarder une montre quand même.

– Ça va aller ?

– Ouais évidemment.

– Ces derniers temps, c'est difficile pour toi.

– Pas un problème, conclut-il finalement.

Il n'avait aucune envie d'y pénétrer, mais il répugnait l'idée de ne pas le voir. Sa vie, ces derniers mois, était de se fatiguer sur un cadran, toujours courir pour atteindre l'heure. Alors quand elle venait, ce n'était pas pour rester au pied de ce vieux frigide. Tout était toujours pareil à l'intérieur : des gens pâles, des blouses bleues, des humeurs lourdes ; le seul remède semblait être des sourires d'espoir. Mais on ne guérissait pas grand-chose avec de tels artifices.

– Ah ! Madame Amir, s'exclamait une aide-soignante. Vous venez pour voir Elias ? La chambre est la même, la numéro 013, au premier. Vous voulez que je vous y conduise ?

Elle fut renvoyée d'un geste ferme. Il était gauche par sa brutalité. Il aurait pu s'excuser auprès de cette demoiselle de la maladresse de sa mère, mais il n'en fit rien. Seulement, il demandait :

– Il va sortir quand Elias ?

Sûrement était-ce de l'impolitesse, mais il la connaissait tout aussi bien qu'elle connaissait cette famille. Elle aussi était toujours à cette heure, bien qu'elle ne l'attendait jamais. Toujours la même jeune femme, le même bâtiment, et cruellement, la même heure.

– Tu le sais, il ne sortira pas. Il va falloir que tu l'acceptes, c'est tout.

– Tsss... répondait-il toujours avec mépris au sourire désolée qu'elle lui adressait.

Il prit la suite de sa mère. Elle ne l'avait pas attendu, il n'en avait pas besoin. Toujours le même bâtiment. Machinalement, il prit les escaliers, sortit au premier, porte à droite, numéro 013. Le soleil, déjà fatigué, appauvriissait la lumière de cette chambre. Sa mère s'était tirée une chaise et discutait gaiement avec son deuxième fils. Quand il passa la porte, Elias, son petit frère, rayonna d'un large sourire. Il y avait quelque chose de réconfortant et sublime dans ce sourire. De temps à autre, Raphaël se répétait que celui-ci pouvait bien guérir n'importe quel maux. Il lui en esquissa un furtif en réponse, et s'en alla vers la fenêtre. Le paysage n'était pas si beau, grisonnant au mieux, une simple grimace d'hiver. La brise pernicieuse de la froide saison, qui provoquait douces engelures et sévères angines revêtait des airs légers derrière la distance de la vitre. Il usa de ces mêmes airs quand il dit :

– L'infirmière m'a encore répété que tu sortiras pas. Ça me fait bien marrer quand même.

Les moqueries dans le coin de la tête, il devina le regard de sa mère. L'obscurité naissante ne cachait pas la tristesse qui s'y dessinait. Il devait être dur aussi, empli de reproches ; il était toujours dur à ces mots. Mais celui d'Elias transperçait le voile sombre qui tombait, malicieux dans les coins, innocent de part en part ; surtout inondé de bienveillance à saturer les airs d'amour.

– Non, elle a raison, je sortirai pas. Les médecins ont dit que c'était incurable.

Il eut les pensées empreintes d'un vide, ternies d'une colère étouffée. Il se demandait comment une telle cruauté pouvait impunément revêtir des traits si jeune, si fin, comment et pourquoi le diable se cachait dans le sourire d'un ange. Il y voyait une perversion discrète mais dévorante, aliénant jusqu'aux esprits éclairés. Et de tout ça, il ne restait pour Raphaël qu'un goût de haine.

– Qu'est-ce qu'ils en savent hein ?! Explosa-t-il d'une folie. Qu'est-ce qu'ils en savent ? Il s'agit des trucs dans le corps qu'on connaît pas. Mais regardez-les quand même, "on a des bouts de papier et quelques années ennuyantes où on nous a tambouriner le crâne donc on se permet : on se prononce et parfois, on condamne". Mais en vrai, on en sait rien. C'est tout. Rien de rien.

Il se sentit acculé, l'incompréhension d'abord, au travers des petits yeux de son petit frère. Il y avait aussi le regard de sa mère, de cette mère qui voyait partir ses fils, l'un dans la mort, l'autre dans des enfers plus sombres encore. Ce regard, s'il n'avait pas le cœur dur, il en aurait été noyé d'effroi. Elle ne dit mot car il ne pouvait en entendre. Lui en avait sûrement trop dit, mais les mots quand ils vous échappent sont pires que l'heure. Impalpables, cruels, mais surtout inoubliables quand leur crocs lacèrent la chair et leurs amertumes imprègnent le cœur.

– Tu sais, Raph, c'est leur travail. Comme Maman à la mairie. Du coup, je pense qu'ils le savent.

Ses idées fracassantes se saisirent de sa chaise qu'il se voyait briser en deux, folie dévorante du calme de cette chambre. Quand il fermait les yeux, il ne trouvait que le chaos qu'elles lui susurraient à l'âme, alors il préférait les garder grand ouverts. Il engloutissait tout et ne laisser rien échapper... Jusqu'au regard de sa mère. Il n'avait plus d'importance. Ses reproches, sa colère tue, sa fatigue, tout ça n'avait plus d'importance. Il détestait les médecins et leurs professions, les crédules et leurs manipulables misères, sa mère incompréhensive et son frère résolu au tragique. Il détestait cet hiver froid, Noël et ses lumières criardes et railleuses, ce même bâtiment, cette même heure, cette vie pâteuse. Que fut douce l'ombre de la nuit qui cachait son visage à la douleur de sa mère. Avachi sur sa chaise, il musela jusqu'aux moindres bruits de sa bouche et ses muqueuses, silhouette muette plongée dans l'obscurité du bas du jour. L'éternité s'écoula. Elle semblait si sombre sans la douce clarté qui chérissait cette chambre. Même quand le jour à la nuit céda son hégémonie, on garda silencieux les néons fatigués, car il y avait comme une lueur qui émanait doucement de l'humilité du malade. C'était beau à s'émerveiller, mais Raphaël n'en avait pas la joie du cœur. Cette éternité s'estompa et ils laissèrent au grand palot le petit frère encablé à son étreinte. Raphaël se tenait toujours silencieux et ne pensait pas s'agiter à nouveau. Dehors, il y avait la lune et les petites étoiles grinçantes, figées en haut de leur barre de fer ; tout éclairait le regard de sa mère. Il envisageait de s'enfuir, disparaître dévoré par les crocs de pénombre mais ces mêmes lumières auraient contraint sa retraite.

– Raphaël.

Il y avait cette touche âpre de cette mère qui peinait à accepter la défiance de son fils mais elle était tant diluée dans la colère qui étouffait sa voix.

– Pourquoi est-ce que tu t'acharnes ? Encore et encore ? On a déjà eu cette discussion, Raphaël, c'est toujours la même...

C'était toujours la même ; et peut-être qu'à nouveau, les larmes viendraient saturer les remontrances de tristesse. Elles n'étaient pas loin, la voix brisée et vacillante trahissaient leur présence aux bords des yeux.

– Tu es assez grand non ? Oui ton frère est malade ! Oui, il n'aura peut-être même pas un dernier Noël ! Merde Raphaël ! Tu es le grand frère !

La colère. D'une pure essence. Elle n'était pas si commune, il en avait certainement trop fait, ou bien sa mère n'avait plus la patience forte et fière qui tantôt refrénait ses plus brutales émotions. Il s'était laissé surprendre, les lumières fichaient ses grands yeux dans les vapeurs des heures sombres.

– Si tu n'es pas capable de l'accepter, comment veux-tu que lui y arrive ? Je t'en prie, réfléchis à ce que tu dis, et s'il le faut : grandis !

Elle rangea dans son petit sac à main ses lunettes noires qui avaient trôné dans ses cheveux jusque là et se saisit des ses clés cliquetantes.

– Je refuse que tu rentres plus tard que 23h. Ne tarde pas.

Ses talons s'accaparèrent jalousement l'ambiance avant de se taire. Sa mère se tourna vers lui une dernière fois, les yeux de Raphaël étaient emplis de lassitude.

– Ne gâche pas le sacrifice et l'abnégation d'Elias, s'il te plaît.

Cette missive l'écrasa lourdement. Il ne voulait pas de ce sacrifice, il ne devait pas être. C'était là l'objet de toute sa rage. Elle lui monta bien vite à la tête, à l'enivrer. Il ne répondit pas, mit ses écouteurs pour se rendre sourd et s'évada dans les rues. Seules les insatisfactions et la fureur des rappeurs de New York emplissaient ses pensées. Il se fichait bien des horaires, et si la porte allait lui être fermée alors il dormirait dehors. Il était éprouvé par un monde qu'il voyait se ternir chaque jour un peu plus, des regards qu'il devinait chaque jour plus cruels, une famille qu'il accompagnait chaque jour à sa décrépitude. Cette nuit lui était peut-être un moyen d'oublier, ou plutôt d'ignorer la montée de jour, le retour des deux aiguilles longilignes sur le zéro du cadran. Il voulait s'offrir aux obscurs. Plus bas, il y avait des quais où croupissaient des jeunes déboussolés, séduits par les vices médis par le soleil. Il y marchait car il savait que le mordant de l'hiver décourageait même les moins lucides, et que ce port serait mort. Lui, il ne s'en préoccupait guère, il pouvait bien se laisser dévorer. C'était une rue droite inanimée qui guidait jusqu'aux quais depuis l'hôpital. Tout y paraissait si froid. Pourtant le gel ne s'était saisi de rien. Des guirlandes pitoyables et clignotantes sur lesquelles aucun regard ne se posait plus dénaturaient jusqu'au recueillement silencieux de l'hiver. Elles criaient la saturation des appareils qui souffraient les flots électriques ; mais on criait plus fort encore dans ses oreilles. La ville était riche d'architectures excentriques et cette rue passante en était son miroir : des organismes officiels, une rangée d'appartements, à droite une maison avec jardin, un commerce, d'autres appartements, et enfin, une chapelle. Petite, discrète, mais tellement élégante. La timide rosace laissait paraître quelques couleurs évanescentes aux lueurs des chandeliers qui brûlaient timidement à l'intérieur. Elle devait être ouverte. Ce soir, malgré les élans forts qui gonflaient dans ses oreilles, la rage qui gorgeait son cœur, elle l'interpelait. Il resta sûrement une autre éternité devant les frêles portes de bois qu'il savait couinante au toucher. Jamais ni sa raison ni son âme n'avaient admis être créature d'une haute intelligence. Il était athée en pleine conscience. Mais depuis l'internement de son frère, il avait imaginé que se tourner vers plus grand pourrait le sauver ; du moins, il l'espérait fermement pour tous ceux qui lui vouaient leur vie. S'il n'intervenait pas, jamais, à quoi bon y croire ? Mais ce n'était probablement pas ce soir qu'il franchirait ces portes... Il y avait plus loin une enseigne fatiguée, qui projetait une lumière électrique palote sur les vitraux salis. Elle captura son regard quand il se détourna de la chapelle. C'était une enseigne de street food, ouverte malgré le froid et le désert. Il n'y avait pas de clients, un vieil homme au regard chaleureux était accroupi derrière le comptoir. Quand il en franchit la porte graissée aux vapeurs, et d'un respect commun, il s'ôta de sa musique. Une clochette au rire aigüe annonça son arrivée et la tête émergea. Elle ne coiffait pas un grand bonhomme, mais un petit vieillard avec une barbe de quelques jours, grisillante et broussailleuse. Ses lunettes aplaties, fièrement jonchées sur un nez tordu, écrasaient un peu son visage ridé. Raphaël se laissa toucher par cette sympathie des vieilles âmes dont il avait tant besoin. Il s'agita, désigna quelques garnitures et fit tinter les pièces. Dehors, la lune s'élevait un peu plus. Il regardait ce savoir-faire préparer un sandwich dans une danse enivrante bien qu'elle fût machinale ; c'était une heure à s'émerveiller du rien. On le servit finalement et il s'en retourna dans la nuit. Les quais n'étaient désormais plus bien loin, peut-être le temps d'une musique. Aux creux de ses oreilles, les notes s'étaient adoucies. L'air frais du dehors venait mordre son kebab, enrobé de chaleur. Alors il se pressa jusqu'au port avant de ne tout céder à l'hiver. Depuis quelques jours déjà, il s'était habitué à un petit rocher abandonné et sauvage qui pendait sur les eaux. Ce soir-là, tout était vide. Comme il l'avait prévu, personne

ne s'était risqué à flâner sous les airs. Il prit place, mais le calme l'invita à l'écouter, sans bruits, sans musique. Le vent léger jouait au chef d'orchestre pour la symphonie des mâts qui chantonnaient leurs aventures. Tandis qu'il se remplissait l'estomac, il regardait fermement le ciel, tantôt la surface, qui n'était perturbée que de quelques vaguelettes. S'il plongeait assez loin à l'horizon, au-delà des digues et des dunes, ciel et mer se confondait en un seul fond éclairé d'étoiles. Il aurait voulu s'en nourrir aussi mais tout dans sa tête était bien trop terni pour que la lumière ne pénétrât ses esprits. Il se voyait sur la tranche d'un miroir et des deux côtés, une facette du même univers. Tandis que l'un paraissait infini et silencieux, face visible d'un grand dévoreur, l'autre troublait son image et toute cette façade parsemée d'éclats se découvrait tremblotante, presque mourante aux yeux des hommes. Même le sourire d'argent aux molles clartés de ce sombre visage aux milles yeux s'attristaient quand le reflet de gouttelettes le déformait malgré elles. Alors il préférerait contempler la mer, car eux deux partageaient un même amer. Bientôt, il perdrait son petit frère. Emporté comme les vagues emportent les bouteilles, elles, remplies d'espoir, le cancer finirait par le terrasser. Bien sûr que les diagnostics vitaux étaient cruellement fiables ; ce n'était qu'une autre cellule révoltée parmi tant d'autres qui ont, elles aussi, détruit tant d'hommes et de femmes. Des enfants, moins souvent. Tellement moins souvent, se répétait-il. Mais quand c'était une petite chose qui s'en allait rejoindre la belle voûte étincelante, c'était toujours plus douloureux. Tellement plus douloureux, il le ressentait. Quelle était pernicieuse l'ironie : un sourire mortel qui trouvait refuge dans un sourire astral. Et il y pensait à ce sourire astral. Jamais il n'avait levé les yeux sur lui cette nuit, jamais, et pourtant il l'appelait à lui ; son reflet tordu et misérable dont il ne pouvait se défaire l'y invitait. Alors, avec une certaine aversion, il se tourna vers la dame de la nuit, grommelant.

– Qui que tu sois là-haut, laisse mon frère en dehors de tout ça. Tu peux pas, t'as pas le droit, c'est qu'un enfant. On a déjà une mère déchirée par le départ de ce père de merde, elle mérite pas d'être encore plus détruite. Chuis pas le plus croyant, c'est sûr, mais je t'implore : laisse-nous en dehors de tout ce bordel, laisse-nous vivre.

Les vents ne turent pas leur chuchotement, la mer n'interrompit pas ses quelques pas de danse. Il n'y eut ni oiseau, ni poisson, ni personne. Raphaël était seul, et il parlait à la lune qui restait sourde.

– Pfff, lâcha-t-il sur un ton de lassitude, je suis trop con.

Honteux, il sombra dans les profondeurs qui grondaient sous ses pieds. Il savait qu'il était plus raisonnable de préférer cette partie du miroir, au lieu d'implorer les cieux d'être magnanimes. Il balançait ses pieds, attrapant de leur pointe quelques gouttes qui s'évanouissaient en un petit clapotis. On ne voyait pas si bien les étoiles, pensait-il, chassée par les simulacres électriques aux bruits crispants. Ce visage du monde n'était pas si beau finalement, ce kebab n'était pas si bon, et il devait déjà être tard. Il habitait proche. Il se leva, manqua de glisser et commença sa marche. Ses écouteurs refusaient de s'allumer ; ils devaient avoir faim.

– Évidemment ! Pesta Raphaël.

Ce fut la tête vide, et les bras ballants qu'il rentra chez lui. Il habitait dans un complexe d'immeubles. Ils étaient laids, humides en hiver, étouffants en été, gangrenés de moisissure, labyrinthiques. Il les détestait. Alors qu'il se trouvait au milieu de ces géants de granit, il remarqua que sous l'éclairage public, sous la lueur névrosée du croissant, ils étaient pâles. Pâles comme l'était l'hôpital. Quand il poussa la porte de son hall, il se pensa aussi malade, d'une maladie triomphant de la faiblesse de l'esprit, et c'était là son bloc de soin. 3ème étage. Pas d'ascenseur. Chaque marche lui arracha un juron différent, jusque sa porte d'entrée. De tout son coeur, il espérait que sa mère fût couchée et il se fit aussi discret qu'il le put. Il fut transpercé par ce regard. Il ne le voyait pas bien, alors il ne pouvait y lire tristesse ou colère.

– C'est à cette heure-ci que tu rentres ? ! Je t'avais dit quoi ? Tu m'écoutes pas ! J'avais peur qu'il te soit arrivé quelque chose.

Il ne lui offrit qu'un trop sombre regard, accompagné d'aucuns mots, aucuns sons. Il voulait juste s'enfuir la tête dans le moelleux de son coussin. Alors, il détourna les talons et ignora les appels de sa mère.

– Raphaël !

...

– Raphaël écoute-moi ! Raphaël !

La porte fracassa ses gonds et fit trembler les fines parois.

– Raphaël...

Protégé de sa porte de bois, il finit toutefois par entendre les sanglots de sa mère. Les larmes, finalement. Il les avait craintes plus tôt et les voici qui humidifiaient les tendres joues de sa tendre mère. Adossé à sa porte, il l'écoutait fondre. Il devinait ses yeux rouges, ses jambes fébriles. Un petit tintement de verre, et il savait qu'elle venait d'avaloir ses médicaments pour s'anesthésier les souffrances que désormais, même lui, il lui causait. Il était si simple d'être son réconfort, de venir la serrer dans ses bras, l'y lover. Il ne rouvrit pas sa porte.

Les jours succédèrent aux jours, au rythme d'heures inégales. Il y en avait des longues, d'autres courtes. Certaines attendues, d'autres redoutées. Il passa plusieurs soirées seul sur son rocher, où mugissaient les flots, quelques fois déchaînés. Il y avait des soirs encore où il envoyait des paroles à ce sourire, tout en haut, et c'était des soirs où il se couchait déçu. Mais chaque fois qu'il se gardait bien de lever les yeux, qu'il regardait le reflet déformé, la mer, il sentait que ses problèmes, avec les envoutantes vagues, s'éloignaient, si loin... Si loin de sa berge... Si loin...

Chapitre 2

Son état s'aggravait. Au milieu des tourmentes, c'était la seule certitude qu'on lui avait donnée. Il y avait, au dessus du lit épuré du malade, de sa tête auréolée de clarté, l'arme de Damoclès en vicieuse cellule rebelle. Elle tomberait bientôt et trancherait toute lumière. Mais malgré le silence de la dame d'argent, Raphaël gardait bien quelque part le sourire resplendissant d'Elias comme son dernier fragment d'espoir. Ce n'était pas les rechutes qui tordaient ce sourire dans son cœur, ni les constats cinglants des médecins. Il n'y avait rien qui lui torturait sa belle courbe en croissant, délicatement lové dans un manteau.... De haine. Car Raphaël cultivait toujours cette profonde aversion pour le prétendu destin, ses voies perverses et pernicieuses. Son combat s'était mu en haine, et c'était la haine d'un seul contre la cruauté d'un monde, du moins c'était ainsi qu'il le ressentait. Chaque heure du jour se répétait inéluctablement dans son crâne, et il semblait être pris dans cette danse infernale. Elle n'avait eu de début, et il craignait qu'elle n'eût pas de fin, seulement un cycle dont il ne pouvait plus se défaire. L'hôpital se changeait en un couloir grisâtre, et il ne lui fallait pas grand-chose pour imaginer de part et d'autres de sa marche des barreaux de fer, longilignes, parallèles, laissant s'échapper les gémissements des condamnés. Il se voyait parmi eux, dans cette voie pavée de cadavres et de misères, enchaîné et contraint d'aller non pas vers la mort, mais vers un supplice qui immolerait sa raison jusqu'à ce que sa vie s'évanouît en un dernier souffle. Et chaque fois qu'il y posait un pied, qu'il y entendait une voix s'y briser, qu'il y voyait des larmes y couler, il maudissait le ciel de n'avoir été son frère, de n'avoir à mourir et non à souffrir. Mais quand son corps se gardait d'y être, son esprit s'y emprisonnait chaque fois qu'il fermait les yeux. Il tremblait, voyait les portes se fermer, le couloir s'assombrir et lui se fissurer jusqu'à finir briser... Et puis, un sursaut. Il était dressé sur son lit et son téléphone sonnait rageusement. Après avoir fait trembler le petit meuble de bois, il se tut aussi vite qu'il s'était éveillé ; une lumière clignotante lui décorait le front. Les yeux encore assoupis, Raphaël lut le message et se rua sur sa montre. Ce soir, il la pensa dérégulée car l'heure était venue mais les aiguilles s'étaient perdues dans un temps quelconque. Il se leva, s'habilla en hâte, et s'en alla rejoindre sa mère. Il faisait noir. Ils s'enfonçaient toujours plus dans l'hiver, le soleil se faisait timide chaque jour un peu plus. Même dehors, le monde n'était rien d'autres que les infinis tunnels du métropolitain. Des mêmes lumières diffuses et pâles, un même bruit fracassant à lui torturer le crâne. Ce soir, seule l'heure changeait. Quand il arriva, sa mère, droite dans la nuit et face à toute la pâleur de la ville, l'attendait déjà. Elle le vit puis entra avant qu'il ne l'atteignît. Elle ne l'avait pas attendu, il n'en avait pas besoin. Toujours le même bâtiment. Le sourire désolé de l'aide soignante, escaliers, porte de droite, numéro 013. Ils entrèrent ensemble dans la chambre plongée dans une pénombre. Sur le lit, dressé de sa petite hauteur, une étoile en contemplait d'autres. Sans cette subtile clarté, il n'aurait régné qu'un silence de deuil et une obscurité frigide. Elias avait eu une brusque chute de tension, mais elle l'avait épargnée. La lune peut-être pensait Raphaël même s'il n'y croyait plus. Et puis il imagina cette chambre, sans cette petite lueur, abandonnée à sa torpeur et sa poitrine s'écrasa. Elle le meurtrit tant qu'une larme s'échappa de son œil humide et roula sur sa joue. Il l'essuya immédiatement, par honte peut-être car de fierté, il n'en avait plus. Le voile ombragé de l'hôpital lui offrit la discrétion. Sa mère alluma la lumière.

– Il va bientôt être l'heure de se coucher Elias !

Son petit frère se tourna vers eux. Il avait toujours un sourire qui laissait entrevoir ses petites dents blanches. Il avait l'air épuisé mais pas abattu. Pour Raphaël tous deux menaient un combat différent, et il ne savait lequel était le plus éprouvant. Le sien le laissait terne et renfermé alors que son frère était rayonnant. Il se tira une chaise et s'assit dans un coin.

– Il pleut dehors, Raph ? Demandait innocemment Elias.

– Non.

– Ah ? D'accord.

Raphaël eut un petit rictus, affligé d'une certaine peine. Mais il se tint silencieux. Le regard de sa mère devait être plus doux cette fois-ci, mais il lui coûtait trop de s'en assurer.

– Comment s'est passée ta journée mon chéri ?

Elias sauta sur le lit, il était excité.

– Elle était troooooop bien. J'ai parlé avec des infirmières, elle me racontait un peu la vie dans l'hôpital. Tu sais Maman, c'est compliqué l'hôpital, elles ont du mal et elles travaillent beaucoup.

– Je sais, Elias.

– C'est un peu comme toi, toi aussi tu travailles beaucoup Maman. Elles doivent pas beaucoup voir leur famille. C'est triste. Moi j'ai de la chance, vous venez toujours me voir !

Raphaël avait accroché son regard sur le sol trop épuré. Il sentait ses yeux gonfler. Ils piquaient, de sel et d'eau, mais ils piquaient. La plus innocente joie du plus innocent astre saccageait ses tempes avec une telle véhémence qu'il ne pensait plus qu'à s'enfouir, se couvrir les oreilles, s'assourdir et même, s'aveugler. Quand

cette douleur demandait la rétribution des larmes, il préférerait meurtrir ses sens. Ne plus rien savoir, pour ne plus avoir à souffrir, ne plus avoir à pleurer. Ne plus rien ressentir. Et puis il pensait qu'Elias aussi devait souffrir de sa propre chair, sa propre condition. Il releva la tête, les pensées hermétiques. Elias riait, faisait des grands gestes pour dessiner sa petite vie à sa mère aimante et son insouciance à Raphaël. Souffrait-il aussi ? Derrière ce sourire, se cachait-il une mâchoire serrée ? « Où sont tes larmes, Elias ? Où sont-elles ? Pourquoi tes joues sont sèches ? Laisse-moi pleurer avec toi, mais ne me demande pas de pleurer seul. Où sont tes larmes Elias ? ». Raphaël s'était perdu ce soir, il le savait. Jamais il ne pourrait quitter la funeste valse qui se dansait dans ses idées. Elias paraissait si heureux ce soir, mais il ne pourrait en profiter. Il y avait les volets ouverts sur les nocturnes. Et sur la lune. Elias n'avait rien à envier à ce sourire d'argent, le sien était d'or et de consolation. Quelle radiance en émanait ! Mais quand la lumière traverse les gouttes de pluie, de larmes, elle s'affaiblit et tantôt, elle aveugle. Pour Raphaël, c'était un peu des deux alors qu'il aurait tant aimé l'arc-en-ciel.

– ... et puis Paul est venu aussi ! Sa mère se fait opérer de la cataracte. Alors il est passé avec elle. C'est quoi la cataracte maman ?

Raphaël admirait tant sa mère, bien qu'il lui disait si peu. Elle aussi souriait, alors qu'il avait déjà tellement vu son cœur transpercé d'un glaive.

– La cataracte, mon cœur. C'est une partie de l'œil, ce n'est pas une opération très grave. Et vous avez fait quoi avec Paul ?

– On a joué ! S'exclama-t-il tout fier. Il avait rapporté sa console, donc on a pu jouer aux jeux-vidéos.

– Oh ? Quel genre de jeu ?

– Des voitures. On a fait des courses. Mais il est trop fort, Paul. J'ai fait que perdre.

Perdre. Était-ce vraiment une défaite quand elle était repensée avec un visage si rayonnant ? Lui comprenait le vrai sens du mot. Quel misérable était-il devenu, car il perdait contre ce jeu cruel. Il n'y a pas de sourire à perdre, pas de joie, mais c'était un enseignement qu'il ne donnera jamais à son frère. Il voulait tant se repaître encore de ces si doux sourires qui accompagnaient ses défaites. Vraiment, peut-être qu'il n'avait ni souffrance, ni larmes, et que seul Raphaël y était contraint.

– Je peux t'apporter des jeux de la maison demain si tu veux, mon chéri. Tu as dû faire le tour de ce que tu as ici.

– Ouais ! Je veux bien !

– En attendant, il est tard. Il va falloir se coucher. Pour toi, mais aussi pour moiââââ...

Un long bâillement humidifia ses yeux.

– Il est tard. Nous on va rentrer, et toi te coucher, d'accord Elias ?

– Mais je suis pas fatigué ! Je veux rester debout.

– Non, il faut être en forme pour demain.

Raphaël essayait de réchauffer une main avec l'autre. Il demandait plus que tout de la chaleur.

– Pourquoi faire ?... grommela-t-il.

Sa mère se tourna subitement vers lui, il l'avait compris grâce aux froissements des draps.

– Je te demande pardon ?

La voix trahissait le regard. Dur, sûrement.

– Non, je.. Je disais simplement que je pense pas rentrer tout de suite.

– Tu veux rester encore un peu avec lui ?

Il hocha lentement la tête. On aurait pu penser que ce geste était imbibé de peine, et peut-être l'était-il vraiment. Sa mère rangea son petit sac à main, ces petits effets correctement ordonnés et se dirigea vers la sortie, après avoir déposé une délicate embrassade sur la joue de son fils alité.

– Très bien, je vous laisse alors. Je travaille demain. Je repasserai après le travail avec tes jeux, Elias.

Reposez-vous bien. Raphaël, tu as tes clés, moi je serai sûrement couchée quand tu rentreras. Bisous, et ne veillez pas trop tard les garçons.

Ses pas s'évanouirent bien vite dans le silence engloutissant de l'hôpital. Elias tourné vers lui, était toujours aussi excité. Depuis qu'il avait franchi la porte de la chambre 013, il n'avait pu lever le regard vers son frère. Car il gonflait, de sel et d'eau, mais il gonflait. Et même au milieu de la nuit, il en était toujours de même.

– On fait quoi, Raph ? On fait quoi ?

Il ne voulait pas l'affliger alors il ne lui montra pas ses yeux. Par le son de sa voix, il essaya d'esquisser un sourire, mais tout était bien trop faux quand le cœur n'y était pas. Il s'ôta de sa chaise et élança son bras vers l'interrupteur. Quand la torpeur de la nuit eut fini de résigner la petite chambre à son étreinte, Raphaël put enfin se tourner vers son frère. L'homme aux yeux fatigués par le jour n'était pas tant nyctalope et s'il ne pouvait voir son frère sinon comme silhouette emprunte d'ombre, lui non plus ne pouvait voir les larmes qui sillonnaient ses joues.

– Et si on regardait les étoiles, tu veux ?

– Oh oui, chouette !

La fenêtre était libre de tout encombrement. Elle offrait le plus beau spectacle de la nuit. La ville, moderne dans ses problématiques, s'était tue et s'était endormie. Les parasites, en longue perche lumineuse, ne veillaient pas si tard. Ils étaient simplement tous les deux, assis sur un lit blanc, face à l'immensité du ciel, ses étoiles, qu'ils ne contemplaient qu'au travers de fin carreaux, si fragiles. Et il trônait la lune. Elle était immense et fière. Tous les astres autour semblaient être fils et filles, être ses éclats qui parsemaient le ciel qu'elle voulait conquérir. Et entre chaque étoile, il y avait ce vide en fond diffus et insondable, trop sombre pour que Raphaël n'osât s'y plonger. Quand il préférait contempler l'étoile qu'il pouvait encore enlacer, avant qu'elle ne retrouvât sa place accrochée dans la voûte, il pouvait deviner qu'elle ne craignait pas ce vide. Elle était destinée à l'éclairer. Et puis Raphaël revenait sur terre, prenait conscience de l'obscurité dans laquelle il se morfondait. Ici aussi, il y avait ce sombre vide qu'il fallait désespérément éclairer. Il pensait cette chambre pareille à son cœur : froide, s'il était seul à l'habiter. Elle portait une lueur, la seule chose à laquelle il pouvait s'abandonner afin d'y voir un peu dans sa nuit. Les deux étaient muets. La chambre portait le silence de la contemplation, mais son cœur... Était-ce le recueillement ou bien le deuil commençait-il déjà à museler ses autres sentiments ? Ce doux ciel souriait éternellement. Mais ce n'était là que son éternel devoir, sourire à la terre et ses hommes. Il le comparait sans cesse avec celui qu'il gardait si précieusement en son âme triste. Il aurait voulu contempler le véritable sourire, mais ses yeux étaient fatigués du jour. Quand il pensait, qu'il laissait son esprit glisser sur la courbe du blanc croissant, il le devinait moqueur, lui qui là-haut dominait de toute la hauteur des cieux. Alors il lui en voulait. La lune, le sourire, jamais ne s'était adressée à lui, il s'en convainquit finalement. De toute évidence, il ne devait pas être seul, à toute heure, à se tourner vers la dame d'argent et son sourire devait être pour eux, les autres, car jamais elle ne lui avait répondu. Les étoiles qui la paraient étaient silencieuses. Elles étaient au mieux des points dans une large toile, un touche de splendeur dans un ciel qui en manquait encore cruellement. Étaient-elles toutes de ces merveilles qui avaient habités l'ici-bas un temps et qui s'en étaient échappées en de somptueux éclats ? Il préférait ainsi voir le trépas, car il était plus supportable à concevoir sous un visage poétique. Raphaël souffla. Il regrettait tant l'autre face du miroir, celle qu'une simple brise troublait, qui se laissait déformée par la moindre agitation de la nature capricieuse. Car c'était un reflet qu'il voyait plus humain, ou plutôt, qui ne trahissait pas le visage de l'humanité altérable qu'il portait. Le ciel était trop figé et hautain pour être à son image. Les larmes revinrent quand il se tourna vers son petit frère. Il y vit un dernier versant de cette vaste fresque, mais surtout il en vit toute la beauté. Elle était là, dans les yeux émerveillés d'Elias. Chacune des nitescences célestes épousaient la rondeur de ses yeux et les emplissaient d'un feu réconfortant. Raphaël voulait s'y noyer et s'y brûler. Qu'avait alors à offrir le spectacle de la vitre quand son reflet était aussi parfait ? Priver ce petit être de tout cet émerveillement c'était aussi le priver des dernières extases qui pouvaient lui réchauffer le cœur, qui bientôt, il serait seul à habiter. Il le savait. Des gouttes. Il en sentit une, deux, et d'autres ensuite. Il ne pleuvait pas, ou alors il ne pleuvait que pour lui. Les yeux d'Elias s'étaient finalement refermés. Il le serra contre sa poitrine. Il avait besoin de sentir le paisible tambour de son cœur, savoir qu'il n'était pas privé de son petit frère. Pas encore. Il le voulait un peu plus avec lui, encore un peu plus. Toujours un peu plus, et jusqu'à une éternité. Il s'était assoupi sur son épaule. Il s'était laissé bercé. Doucement, alors que sa vision se troublait de larmes qu'il ne voulait plus contenir, il le coucha et tira la couverture. Il se saisit des rideaux, mais avant de rendre à la ville endormie sa pudeur, il s'en alla défier la lune une ultime fois. Il faillit en premier et tira alors vigoureusement les rideaux dont les anneaux glissèrent avec un crissement sur leur rail de fer. C'était un bruit qui lui fut désagréable, car il lui rappela, non sans indiscrétion, que loin de la splendeur du divin et des lumières des célestes, le monde terne était de fer et de goudron. Il déposa un baiser sur le front d'Elias, lui souhaitant les rêves d'un délicat idéal, peut-être rempli d'étoiles. Il quitta la chambre, traversa cette prison d'hôpital. Après les larmes séchées était venu le dégoût, car bien qu'il savait les condamnés sous l'emprise du marchand de sable, il ne présentait dans ce silence que la réalisation de la tragédie des malades. Ce n'était plus seulement rentrer chez lui, c'était le fuir avant que l'odeur des pestilences n'imprégnât ses poumons. Il se savait devenir psychotique, mais il était tard, il ne pouvait plus s'empêcher de craindre cet hôpital qui n'avait plus d'appareils, privé de toute lumière. À nouveau, il ne le quittait que de corps et non d'esprit. Voilà sa vie désormais, tourmentée par l'heure malade. Et même s'il courait, encore et encore, ce n'était qu'entre des lits sur roulettes, des derniers soupirs et des barreaux de fer, longilignes, parallèles. Il sortit de l'hôpital. Il se mit à courir. La ville était morte, ses couleurs étaient mortes, ses bruits étaient morts. Il n'entendait plus que son propre halètement. Et puis, même sans lever les yeux, il repensait à ce sombre vide, diffus et insondable, et il s'en sentait prisonnier. Le goudron avait des airs de ciel sans étoiles ; il ne restait rien de plus que les froides pénombres. Il ressentait tout dans ses membres : l'hiver le mordait mais la folie l'arrachait. Il se laissa écraser entre les bâtiments moroses, franchit sa porte d'entrée. Il n'y faisait pas moins sombre, ni moins

frigorifiant qu'au dehors ; sa mère dormait. Il se glissa dans son lit. Il ne savait plus où il se trouvait. Tout était si confus. Il ferma les yeux, vit des démons aux visages criards, chercha le repos. Son coeur s'était tant emballé. Tout était si confus. Il rouvrait les yeux dans l'hôpital, devant cette chambre numéro 013, alors il les refermaient aussitôt. Les aiguilles de sa montre indiquait une heure, cette heure...

Chapitre 3

Il n'aurait rien voulu sentir de plus que cette douce journée. Assis sur des marches de pierre, judicieusement agencées dans un parc, d'une solitude entachée d'amis, il regardait le ciel, bleu et clair, où se pressaient les nuages en troupeau céleste, s'écrasant les uns les autres dans leur bleu pâture. Autour de lui, les rires se mêlaient aux chants d'oiseau, les blagues comme moyen d'expression. Il ne les écoutait pas réellement ; son esprit ne pouvait s'extirper de sa propre geôle. Il y avait tous ces moineaux qui glissaient sur le vent, les ailes déployées, avec des cui-cui sympathiques. Mais lui, il se sentait écrasé au sol, crispé à chaque tic-tac de sa montre. Il voulait aussi des ailes, il n'osait en demander. Le ciel ne pouvait lui offrir le possible, les fantaisies se trouvaient alors bien au-delà de l'impossible. Son corps était lourd, et il l'était infiniment. Un plafond de verre interceptait son ascension et le soleil en rayon chauffait le crâne de tous ces jeunes gens. Mais ce n'était pas de leur préoccupation, à aucun d'eux ; ils regardaient pour certain leur sang bouillir dans d'autres veines, frères, sœurs, dans l'insouciance. Pour que cesse les plaisanteries, il fallut qu'un de ces petits s'approcha, un visage crispé de détermination et, si l'on prenait le temps de l'apprécier, d'appréhension. Il n'avait qu'une cible qu'il avait fixé lourdement. Ses amis, hésitants, presque tremblants, couvraient sa retraite plus loin en arrière. Le chemin est si large quand il est parcouru par un enfant, ce jeune garçon devait aussi le sentir, lui, si ridicule, à mesure qu'il s'approchait de ces marches. Mais il avait, pour tous ses yeux émerveillés dans son dos, le courage des valeureux sur les sentiers de guerre. Et puis, comme toute fin à tout voyage, il s'arrêta, gonfla le torse, toisa son propre frère. Alors les éclats de voix s'apaisèrent, et quand les bouches furent closes, les oreilles s'ouvrirent.

– Frérot, tu me prêtes six balles ?

Il y eut un silence écrasé d'une chaleur latente. Il était de surprise moqueuse, de retenue peut-être. Il marquait l'entrée du petit d'homme dans la cage des lions presque adultes ; et cette petite chose était soumise à leurs griffes, leurs crocs, leurs feulements railleurs. Raphaël s'en satisfaisait : il ne restait plus que les chants des ailés, et il pouvait s'imaginer au-delà de la prison de verre quand il effaçait le monde de goudron d'une paupière.

– Pourquoi tu veux que je te file de la thune ?

– Pour m'acheter un manga. Y'a une série que j'lis, et le dernier vient de sortir.

L'enfant fut livré au jugement des pairs. On échangea des regards, évalua, sourit. Raphaël ne prêta pas un seul coup d'oeil à cette raillerie.

– Bah non. Demande à maman si tu veux de l'argent.

– Mais elle voudra pas !

– Moi non plus du coup, donc t'auras pas assez pour payer ton truc, c'est bête hein ? Se moqua son grand frère.

Le plus jeune rougit, mais non pas d'une timidité ou d'un bafouillement d'esprit, mais d'une colère enfantine.

– Allllez ! Sois sympa ! Toute façon si tu me donnes pas les six euros, j'dis à maman que c'est vous qui avez rayé le miroir de la salle de bain.

Une rumeur se répandit parmi l'assemblée. Elle était énervement, elle était mépris, et pour un d'eux elle était outrage. Elle se tut quand elle heurta le rêveur. Le quémandé se leva, furieux, accrochant son frère d'yeux sanguinaires.

– T'as plutôt intérêt à te taire et rien dire aux parents sinon j'te jure que ça va mal finir. Allez, dégage maintenant.

Après avoir été tant rabroué, le petit afficha une mine bougonne. Il se renfroigna, grogna et bafouilla :

– Toujours pareil avec toi, t'es toujours en train de me menacer. Jamais tu me fais plaisir.

– Ouais c'est ça, c'est ça.

Souvent, au terme des sentiers de guerre attendait la mort, qui ne pouvait épargner le fier qui l'avait arpentée. Les yeux qui l'avaient tenu en si haute estime s'assombrèrent, se gorgèrent de déception et il était possible, si on prenait la peine de s'y plonger, d'apercevoir l'acérbe touche de dégoût de la jeune génération. Et finalement, ce petit régiment qui s'était livré jusqu'ici s'en repartit l'air abattu, car de toute évidence, cette bataille était perdue. L'ami s'assit à nouveau, se dégonflant dans un soupir las.

– J'vous jure les p'tits frères, quelle plaie ! Vous avez de la chance de pas en avoir parce que le mien, il est super relou. Toujours à avoir à se le coltiner, l'avoir dans les pattes, c'est juste insupportable. Parfois j'me dis : enfant unique c'est mieux, hein.

Le ciel s'effaça de ses yeux, avec l'éclatement de la bulle qui l'entourait. Raphaël ressentit le mordant des pierres, entendit le chuchotement des vents d'hiver, mais surtout les immondices que pouvait baver l'homme. Sa tempe se gorgea de sang et ses nerfs se raidirent tous.

– Répète ?! Cracha-t-il.

Il s'était fait brusque, cinglant. Il voulait l'audacieux honteux, il le voulait humble. Il voulait qu'il regrettât chacun de ces derniers mots. Celui-ci sursauta, les yeux tels à des billes, ronds et terrorisés.

– Non, mais t'as compris Raph... Genre c'est pas ce que j'avais dit.

– Ouais, j'ai bien compris que t'es un sacré bouffon ! T'sais quoi ? Si tu penses qu'un petit frère c'est une plaie, bah grand bien t'en fasses. Par contre, va pas dire que c'est le cas pour tous ! Mais vas-y laisse-le dans sa propre merde, considère que t'as pas de responsabilités, et s'il lui arrive un truc, on verra si tu fais toujours autant le fier.

– C'est pas ce que j'ai dit !

– Nan, c'est pas ce que t'as dit, mais ça commence par là. De la négligence et du mépris jusqu'à ce que tu t'en mordes les doigts.

Son ami leva les yeux au ciel, épuisé d'être agressé pour quelques mots.

– Et alors, je dois faire quoi selon toi ?

– Déjà lui filer les six balles qu'il t'a demandé, pour te faire pardonner ?

– Il va acheter n'importe quoi avec !

– Et alors ? Le sourire de son petit frère c'est vraiment l'un des trucs les plus précieux.

– Vas-y mec, c'est bon c'est pas grand-chose, tu peux lui donner, et puis ça fera plaisir à Raph, se joignit une troisième voix.

– 'Tain vous me gonflez.

Il descendit des marches et rejoignit son petit frère. D'où ils se trouvaient, les courants d'air tenaient avec respect le silence de la scène. L'argent passa d'une main à une autre, et bien que leurs oreilles ne pouvaient en être témoin, ils savaient ce qu'il se disait. Mais la colère qui s'était logée dans le cœur de Raphaël ne se tarit pas pour autant. Elle ne l'avait jamais quitté, et cette seule parole l'avait éveillée plus virulente qu'elle ne s'était endormie. Elle toisait au travers de Raphaël ce pauvre garçon revenir vers son groupe d'amis, plus léger de six piécettes. Le bouillon dans ces viscères ne pouvait se satisfaire de cette maigre rétribution, cette justice fade. Il devenait brûlant, tant que même les heures les plus sombres des nuits d'hiver ne sauraient tempérer ses excès.

– Ça va, t'es satisfait là ?

Sa bonne volonté acquiesça tandis que son énervement les assassinait, lui et le temps. Il y eut un « tic », il y eut un « tac », déphasés des rythmes d'un cœur serré de colère. Il y eut un pas dans l'hiver, puis un autre, et toute une marche, louvoyant entre chaque saut d'aiguilles, ne voulant s'y associer. Fumant d'idées fulminantes, dans le froid de la fin d'après-midi, Raphaël s'éloignait loin d'eux, à contre-temps.

– Raph ! C'est bon, grandis, arrête de faire la gueule ! Je l'ai fait, t'as plus besoin d'être venger ! C'est dingue.

– Laisse-le. On sait pas ce qu'il ressent, mais c'est clairement une sale passe qu'il traverse. J'pense qu'il a le droit d'être aussi saoulé.

Qu'importait s'il les avait entendus. Il les ignorait, comme il ignorait ceux qui lui offraient leur pitié. Aucun d'eux ne pouvaient lui apporter ne serait-ce qu'un peu de paix, sauf s'ils se taisaient. Tous. Il aimait les chants d'oiseau ; il n'aimait pas les piailllements de tous ces pigeons grouillants dans leur costume gris des jours de bureau. C'était au silence qu'ils faisaient tous honte. Tous. Il n'avait pas la patience de les exhorter de rendre à la nature sa bande originale, sans les hommes qui parlaient trop. Lui n'avait aucune prétention de gêner le dialogue des arbres, les bruissements poétiques des feuilles et il gardait fermement close sa bouche, que ses pensées ne s'échappassent de leur fabrique. Il aurait pu laisser cette nature parler à son cœur, lui offrir un calme qu'il n'envisageait plus, mais il appréciait cette hargne. Elle était seule meilleure douleur que la peine. Une douce douleur puisqu'elle l'apaisait en un sens de toute affliction. Il ruminait, comme bovin parmi les autres bêtes qui habitaient les rues. Toutes ses pensées affluaient vers ce brasier de rage qu'il voulait entretenir. Alors, sans réfléchir, il se retrouva vers ce vieux grisâtre. Il regarda sa montre. Les aiguilles passaient d'une graduation vers une autre, peut-être en avant, peut-être en arrière, il n'en faisait plus la différence. Mais aucune n'indiquait une heure qu'il ne fallait pas manquer. Il y avait des bancs qui recevaient des arbres leur ombre portée par le soleil de l'après-midi et il s'assit sur l'un d'eux. Des gens rentraient, d'autres sortaient. Aucun ne portaient les bandes bicolores d'un monde sans couleurs, pourtant il les devinait sur chacun d'eux. Tous se pressaient, le sens importait peu. Tous. Les portes automatiques se fatiguaient en afflux et reflux. Elles vomissaient des sourires d'une bonne conscience gagnée par fausse sympathie pour ses malades. Pour Raphaël et ses humeurs fracassées et fracassantes, ces petits croissants d'indifférences collés sur les visages ne se tordraient même pas quand l'âme qui les faisait franchir ses portes disparaîtrait, bien trop satisfaits de s'être soulagés d'une dernière salutation ingrate. Il aurait pu frapper chacun d'entre eux s'ils ne se trouvaient pas devant un hôpital. Il n'aimait pas spécialement non plus les nouveaux bagnards englués sur leur dernière couchette pour certain, ou emmitoufflé dans leur insouciance pour les autres. Eux aussi crieraient

dans ses oreilles quand il rejoindra son petit frère, il le redoutait déjà. Ne pouvait-il pas faire comme Elias, et accepter leur souffrance en une seule joie intarissable ? Mais ces accompagnants, qui se laissaient aspirer eux aussi, peut-être pensaient-ils la même chose d'Elias. Il s'amusa à les détester alors. D'un autre côté, il ne voulait plus le voir, ce sourire de bonheur véritable que son petit frère lui adressait chaque fois qu'il franchissait cette maudite porte désinfectée. Il avait le droit d'être triste, de crier à son tour avec le reste des lamentations, il le devait même. Raphaël ne supportait probablement plus les sourires, ni des âmes enjouées, ni de la lune moqueuse ; et c'était peut-être la faute de cette fameuse lune. Et puis elle parut. Elle semblait fière, haute nichée et elle le regardait de deux yeux malicieux en étoile. Il ne consulta pas les aiguilles, il savait que c'était à lui d'être englouti. Comme à chaque fois, la sourire de son frère faisait suite à celui du ciel. Alors il se leva et se présenta à la gueule de l'hôpital qui s'ouvrait et se fermait toujours, affamée. Il salua l'infirmière, pris les escaliers. Il y remarqua une fissure sur le mur, comme un autre sourire, mais désolé. La porte de l'étage grinçait. Elle cachait la détresse le temps d'un instant. La chambre 02 du troisième étage était vide, et elle ne l'était pas à sa dernière visite. D'autres portes et d'autres portes, il les franchies, une à une. Tantôt on y criait, tantôt on y dormait, et d'autres fois encore, elles étaient cruellement silencieuses, plongées dans des abysses si noires. Et puis, le numéro 013 s'afficha sur l'un d'elles. Il la franchit. Tout était si rayonnant à l'intérieur, pourtant l'interrupteur était levé. Elias se tourna gaiement vers lui.

– Salut Raph !

Il ne lui rendit pas son élan de joie, c'était un visage rigide et figé dans une colère mal soignée. Il s'affala sur la chaise qu'il poussa contre la fenêtre comme à son habitude. Il préférait les couleurs du dehors, même fades.

– 'Man n'est pas avec toi ?

– Nan. J'sais pas quand elle va arriver. Elle doit être encore au taff.

Il se sentit observé, lu par son propre petit frère.

– T'as pas l'air content.

– Sale journée. Mes potes sont des cons.

Elias en rigola, ce rire sincère d'un enfant amusé.

– Il y a rien de drôle. Crois-moi que si tu savais pourquoi ça te ferait moins marrer.

Le petit être sauta d'excitation. Il bondit plusieurs fois sur son matelas grinçant, puis regarda fixement son frère.

– Raconte-moi, raconte-moi !

Il avait toujours cet éclat jonché dans ses rétines, et un visage rayonnant. Il était malade, et il l'était douloureusement. Il ne pouvait pas sourire, Raphaël lui détestait cet attrait.

– Un pote disait qu'avoir un frère était une plaie, que ne pas en avoir était juste mieux. Tout ça pour quelques thunes qu'il voulait pas lui filer.

– Bah ! C'est pas grave, conclut innocemment Elias.

– Ouais c'est pas grave, c'est pas grave, grogna graduellement le frère. C'est pas grave jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'il renie sa famille !

Raphaël explosa soudainement.

– 'Tain, ça m'enrage ! Il en a rien à foutre de son frère. Pour lui qu'il soit là ou pas, ça a pas d'importance ! Faut être un débile profond pour penser ça, pas possible autrement.

Elias se lassa de cette discussion. Il se terra à nouveau sous sa couette où il faisait si bon.

– Ils vivent pas la même chose, je pense, c'est tout.

Raphaël bondit vigoureusement de sa chaise. Elle se renversa et son dossier heurta la fenêtre en gémissement aigüe.

– Et alors ?! Parce qu'ils vivent pas la même chose, il a raison ? Bonne idée, on va aller loin avec ça, tiens !

– Oui.

Il s'était tourné vers lui. Dans ses yeux, il faisait grand jour. Tout était resplendissant, son sourire pour tout sublimer. Quand Raphaël regardait ce croissant de travers, il prenait des airs mordants, ceux d'une longue lame courbée, dont il devinait bientôt le manche, et la faux lui transperçait l'âme. Il n'en pouvait plus ! Il n'en pouvait plus. Lui ne pouvait être aussi éclatant, comment son frère pouvait l'être ? Ce n'était pas à lui de souffrir seul.

– Arrête de sourire. Je t'en supplie, arrête de sourire.

Il avait une voix chevrotante. Il ignorait s'il devait la laisser gonfler, tonner, gronder mais il ne se retint pas.

– Je te jure, ça fait mal. Je te vois comme ça presque tous les jours, misérablement dans un mauvais lit, dans un bâtiment dégueulasse. Je dois traverser des couloirs où ça crie de douleur, où ça pleure, à garder en tête que peut-être bientôt ce sera mon tour de chialer. Et toi, t'es là avec un grand sourire. Pleure putain, pleure ! J'ai juste l'impression, chaque fois que je passe cette porte que tu te fous de moi et que tu te fous de

toi. T'imagines pas comment ça m'arrache de te voir comme ça. Tu sais ce que ça veut dire ta maladie, est-ce que tu sais ce que ça veut dire ?!

Elias était plongé dans le ciel obscur dont il se détachait par un halo irréel. Il était auréolé d'une sérénité qui répandait ces douces lueurs dans toute la triste chambre.

– Je sais. Ça veut dire que je partirai comme une étoile...

... Il avait la poitrine lourde. Les larmes se pressaient au bord de ses yeux. Où était-elle cette hargne ? Pourquoi s'était-elle soumise à cette affliction dévorante ? Son coeur était ouvert d'une meurtrissure profonde, il en coulait du sang et des larmes. Il perdit l'équilibre et se recula de quelques pas. Ceint d'une lumière paisible qu'émanait de son frère, il ne pouvait dissimuler ses larmes. Il rampa vers la porte, le crâne vide de pensées, inondé de peine. Leur mère rentra, Raphaël sortit. Ses joues s'humidifiaient. Il n'y eut aucun échange, et Raphaël disparut dans les couloirs.

– Et bien ? Vous n'avez pas allumé la lumière ?

– Non. Il a pas allumé quand il est entré.

– Pourquoi est-il parti ?

– Je sais pas. Il s'est mis en colère contre moi, alors que j'ai rien fait.

– Pfff... Incroyable... Toujours pareil. Bon sinon toi, mon chéri, comment tu te sens ?

Les cris lui arrachaient bien plus que des larmes et chaque goutte qui perlait de ses yeux était comme du sang qui coulait de ses blessures ouvertes. Il se sentait pris dans la tourmente en puit sans fond de l'hôpital, sali lui aussi de larmes et de douleur. Il se précipita en dehors, vomi comme une mauvaise toxine qui affaiblissait le corps entier. Le ciel se riait de lui. Il voulait lui crier que jamais il n'emporterait son frère, que jamais il ne ressemblerait à ces petits yeux rieurs si étrangers de la détresse humaine. Mais il savait qu'il s'étoufferait avant de n'avoir émis le moindre son. Son coeur à la dérive, il ne pensait trouver du calme qu'au bord de l'eau. Alors il se rendit jusqu'au port. Il dépassa la chapelle, les appartements écrasés, les officiels, le petit vieux ; le scintillement électrique ne traversa pas même ses idées. Et puis, le port et le froid. Quelques jeunes sur une rive s'échangeaient des insultes grossières, enivrés de quelques liqueurs, en témoignaient les bouteilles vides qui finiraient en éclat de verre. Ils l'assourdisaient. Alors il se recula plus loin, encore plus loin, plus proche de l'horizon à la limite des cieux. Le vent, dont le mordant n'était plus une souffrance, était léger. Il l'enlaçait dans un manteau de silence. Il n'y avait que la mer. Elle parlait en clapotis excités. Quand elle se reculait, soucieuse de se taire, elle semblait l'écouter. Ses eaux étaient frigorifiantes, mais au moins il pouvait l'atteindre, la toucher. Alors le coeur gros comme un caillou, il en pris quelques uns qu'il fracassa contre d'autres. Ils se brisèrent en un dernier soupir ; il en fracassa toujours plus. Les résidus granuleux qui finissaient emportés par la mer attentive étaient comme les petits fragments qui se décollaient de son coeur effrité. Bientôt, il n'en resta plus, ni sur la plage, ni dans sa poitrine, l'océan avait tout emporté. Il se laissa choir, lourd à son tour, dans le sable mouillé. Ses yeux étaient rouges et son reflet déformé grimaçait. Elle n'était pas effrayante, cette grimace, elle était déchirée. Effacé par les vibrations lumineuses du haut miroir, il sombrait dans les abysses obscures de cette mer à qui il se livrait sans retenue. Sur la grande voûte, dont le reflet dansait avec l'écume sous ses yeux, il restait une petite place. Une petite place sombre, chétive et triste qui ne pouvait qu'attendre d'être éclairée. Il craignait qu'elle fût occupée, et il se mit à pleurer plus encore. Ces flots intarissables disparaissaient dans les remous, s'abandonnaient à l'amer. Les eaux pouvaient bien déborder alors ; elles engloutiraient simplement tous les errants dans sa peine. Finalement, il se sentit impuissant, misérable, méprisable du croissant d'argent ; son frère avait cette puissance qui lui avait tant fait défaut, car il souriait encore. Il perdait, et chaque seconde, chaque tic, chaque tac, rendait hommage au ciel victorieux. Alors, il pleurait... Le vent s'éleva, les voix lointaines se turent. La mer, qui avait été si calme, qui s'était mise à l'écoute, devenait soudainement loquace, ou plutôt hurlante. Elle se mut en vagues impétueuses qui venaient rageusement lui mordre les genoux. Les grands tourbillons d'air lui arrachaient les oreilles et lui fracassaient les tympans de grands coups sourds. Il devait se traîner plus loin s'il ne voulait pas rejoindre les fragments éparses de son coeur. Il n'y avait plus de reflet, le miroir si attachant était devenue folie dévorante. L'hiver s'était saisi de lui, tous ses membres s'engourdisaient. Son poignet fut happé par une vague, entraînant presque le corps entier. Ses vêtements étaient lourds d'eau et le sable se déroba sous ses jambes. Tout l'attirait au fracas. Mais avant que l'écumante gueule ne se referma sur lui, en malheureux naufragé, il se retira et remonta sur la rive de pierre et de bitume. Il ne restait plus personne sur les quais. Les bateaux criaient. Il faisait si sombre, d'épais nuage couvraient tous les luminaires. Ils étaient grisonnants, grondants. Ils étaient colère, accompagnés d'un chaos en rafales et en crachas. Raphaël devinait la nuit au plus

menaçant de sa course, mais il n'en avait aucune certitude, sa montre et ses heures interminables avaient sombré au plus profond. Il devait rentrer sûrement, la nature l'y contraignait. Il sentait ses os devenir de verre à chaque nouvelle bourrasque. Les quelques pas qui le séparaient de chez lui semblaient s'étirer jusqu'à l'horizon qui se cachait derrière les colosses de fenêtres et de ciments. Ses viscères avaient déjà gelées, et s'étaient déjà brisées. Il ne lui restait plus qu'un corps automate, qui avançait, mètres après mètres, résistant au mieux aux assauts. Quand finalement il ouvrit sa porte, elle ne dévoila rien d'autres qu'une noirceur homogène, plongée dans un silence de recueillement. Il abandonna à l'extérieur de sa chambre ses derniers poids et fondit en larmes à nouveau. Lentement, porté par les orages qui semblaient berceuse désormais, lentement, il sombra dans de nouvelles noirceurs.

Chapitre 4

Dans ses rêves, il se noyait et aucun de ses membres engourdis ne pouvaient le sauver de ce funeste sort. Alors il ouvrit les yeux d'un sursaut, tremblant de froid et de panique. Son nez coulait. Dehors, le soleil tapait les vitres, s'immisçait dans tous les interstices. Il devait être midi passé, peut-être plus tard encore, le soleil côtoyait presque son zénith et Raphaël ne connaissait pas le sens de sa course. Sa montre abandonnée aux eaux, il ne lui restait que le timide écran de son téléphone pour mesurer l'heure. Il lui indiquait les débuts d'après-midi. Il avait le front brûlant et il se savait malade ; la nuit ne l'avait cruellement pas épargné. Sa mère, occupée à un travail de fonctionnaire, avait déjà quitté la maison, et sans son frère il était seul. La maladie était un âpre remède à l'ennui des samedis et le cerveau, qui cherchait le soulagement du corps, se perdait dans les tourments du cœur. Pour lui, c'était des souvenirs, frais comme les flux torrentiels qui les avaient détrempés. Cachant son regard à la vive lumière, il regrettait chaque instant de colère qu'il avait passé aux côtés de son frère. Bouillonnant sous sa couette de honte et de chaleur, à en humidifier tous ses draps, il se laissa dépasser par le temps qui s'écoula jusqu'à la tombée du jour. Il n'avait pas quitté sa chambre, ni même son lit. Puis, dans un grincement de bois, la porte d'entrée s'ouvrit et les talons résonnèrent avec une certaine patience dans tout l'appartement. Sa mère était rentrée. Il se fit violence, autant que celle qui le clouait allongé, et se leva pour la saluer. Tous ses traits annonçaient sa condition, il traînait les pieds et s'aidait de temps à autres des murs. Ce n'était plus une fatigue, c'était une faiblesse qui s'était éprise de tous ses membres, drainant lentement toute l'énergie qu'ils pouvaient contenir. Il se présenta misérablement à sa mère.

– Salut 'man. Bonne journée ?

Il se doutait qu'elle connaissait la colère qui l'avait emporté la veille, et qu'elle s'en souvenait parfaitement. Il se doutait qu'elle lui exigerait des explications, et qu'elle serait fâchée dans les mots. Il se doutait surtout qu'il lirait au-delà des paroles de la déception dans ses yeux. Pourtant, alors qu'il appréhendait un sermon, il n'eut de sa mère que ses considérations inquiètes quand il vint à sa rencontre.

– Tu es pâle ! Tu es malade ?

– Un peu, hocha-t-il faiblement la tête. J'ai dû attraper froid hier soir...

– Hier soir ? Ils ont parlé d'une tempête assez soudaine à la radio. T'étais quand même pas dehors à cette heure-ci ?!

Raphaël hésita à garder le silence, mais à quoi bon omettre et mentir désormais ? Tout son état témoignait pour lui et il l'avait déjà assez épuisée.

– Si... J'avais besoin de prendre l'air. Ça m'a fait du bien...

– Raphaël ! C'était dangereux et stupide. Regarde-toi.

Sa douce main se déposa délicatement sur son front embrasé. Il ressentit une chaleur aimante envelopper tout son être, chassant celle dévorante qui lui brûlait la gorge. Il aurait tant voulu qu'elle gardât ainsi sa main et toute son attention.

– Tu as pris quelque chose ? De l'aspirine ou de l'ibuprofène ?

– Non. Rien. Je me suis réveillé tard et j'ai pas bougé de mon lit.

Sa mère souffla longuement et il craignit que ce fut de lassitude. Elle posa ses affaires plus loin dans le salon, ôta ses talons qui lui meurtrissaient les pieds.

– Assis-toi, je t'apporte de quoi te soulager un peu.

Il tira une chaise et s'y laissa choir. Sa tête se déposa naturellement sur la table froide et il se tenait les côtes pour contenir ses tremblements. Dans la cuisine, il entendait le tintement des verres, la symphonie des placards, la danse des tiroirs et la mélodie d'une cuillère se heurtant à un verre. Sa mère sortit avec de la cuisine, et elle le lui tendit. Un liquide plus livide que son visage était encore agité d'un petit tourbillon. L'esprit loin, dans l'ailleurs, il le regardait se dissiper, et la blanche mixture se figer à son tour. Une autre chaise frotta les lattes de bois abîmées et elle se joignit à la table.

– Bois-le d'une traite. Il faudra attendre encore un peu avant que ça fasse effet.

Espérant y noyer le mal qui le rongait, il l'engloutit de quelques gorgées avec une moue de dégoût. Il reposa le verre dans lequel il cherchait son reflet abattu. Il n'était ni comme celui de la mer, ni comme celui du ciel. Il était coupé de lignes rigides, contraint à un petit carré étroit dans lequel il se sentait terriblement mal à l'aise. Il se sentait enfermé dans ses parois transparentes qu'ils percevaient indestructibles, du moins l'étaient-elles dans son état. Il en fut extirpé d'une terrible phrase.

– J'ai appris pour hier Raphaël. Tu t'es encore énervé hein ?

Même s'il se pensait terrassé, il tut ses mots de fierté mal placée. Il se sentait trop honteux de tous ses éclats fracassants et injustifiés.

– Je sais que rien n'est facile ses derniers temps, mais tu penses vraiment qu'engueuler ton frère est une bonne idée ? Tu penses que ça peut arranger quelque chose ? Il s'en veut maintenant, il pense que c'est sa faute.

Il inclina faiblement la tête. Il voulait que sa mère y voit un signe de résignation et de repent. Peut-être que la maladie le rendait plus apathique mais il se savait surtout plus sincère. Il n'avait pas de forces à octroyer à un combat vain et superflu, surtout s'il était d'emportement et de furie.

– Ça va rien arranger du tout, je sais. Chuis désolé. Il y est pour rien, j'avais passé une mauvaise journée, et on fait des trucs pas malins quand on a pas passé la meilleure des journées. Je m'excuserais sincèrement la prochaine fois que je lui rends visite, promis.

– C'est pas à moi que tu dois le promettre, Raph. Fais-le, c'est tout.

Elle se leva et le recouvrit d'amour d'un tendre enlacement.

– C'est difficile cette situation. Mais on est une famille, et on peut faire face à tout si on est soudé. Je sais que tu aimes profondément ton frère. Demain, tout ira mieux, tu verras. Elias à l'air d'aller mieux de jour en jour. Peut-être qu'il sortira de l'hôpital même. En attendant, c'est bientôt Noël. Concentre toi sur tes cours et évite de te déprimer encore plus.

Elle lui déposa un baiser sur le haut du crâne, puis elle se rendit dans la salle de bain. Il enfouit sa tête dans ses bras, les idées confuses. S'élevèrent finalement des vibrations amplifiées par une résonance dans les fibres du bois provenant de sa chambre. Rassemblant ses forces fuyardes, contraignant sa motivation, il se dressa sur ses jambes fébriles et se rendit dans la pièce où il s'écroula lourdement sur le matelas encore chaud. Il se saisit de son portable, le porta à son oreille et écouta.

– Yo Raph ! Avec les autres, on sort. Ça te dit ?

– Non. Suis malade. Flemme.

– Sûr ?

– Sûr.

Et il raccrocha subitement cet appel concis. Son oreiller était si mou, il y terra la tête. Et petit à petit, il sombra.

Raph... Il sentait tout son corps trembler, encore, les yeux clos, la conscience absente. Cette fois-ci on le secouait. Tout s'intensifiait à chaque instant. Raph. Il était pris dans un autre tourbillon, dont il sentait la vigoureuse poigne se saisir de lui. Il ne pouvait échapper à cette emprise. Il s'immisçait dans ses rêves perturbés qu'il changeait en cauchemar. Il se revoyait emporté par les vagues, et puis se noyer, et se noyer plus profondément encore.

– Raphaël !

Il ouvrit les yeux d'un sursaut. Sa mère, à peine éclairée de la lampe torche de son téléphone se tenait au-dessus de lui. Il faisait sombre, bien trop pour que ne fut levé le soleil. Il se sentait pressé, et il pouvait voir la panique défigurer le visage de sa mère malgré le manque de lumière. Tout était flou, il ne pouvait ni distinguer le rêve d'une réalité, ni les contours du monde qui l'entourait.

– Habille-toi vite ! On va à l'hôpital ! Je t'attends dans la voiture, dépêche-toi je t'en prie !

Il n'avait aucun questionnement, et à vrai dire, ses pensées mal éveillées peinaient à assembler les morceaux qui se dévoilaient petit à petit à lui. Il enfila les premiers habits. Ils devaient être inadaptés et à l'envers sûrement. Il se couvrit d'un lourd pull, toujours affaibli. Elle était sortie, laissant grande ouverte la porte d'entrée comme invitation à tout mal intentionné. Alors il sortit à son tour, et la ferma. La clé se trouvait toujours dans la serrure. Il descendit en hâte les escaliers cramoisis de son bâtiment, et la rejoignit dans la voiture. Elle démarra en précipitation. Sa voix était scellée, elle ne pouvait pas exprimer un seul mot. Lui regardait le ciel. Il était dégagé, la tempête était passée. Les nuages s'étaient laissés chasser. Il ne pouvait pas profiter du ciel clair car la voiture, en éclair fugace dans la nuit, ne respectait aucune limitation. Elle continua sa course effrénée jusqu'au parking de l'hôpital pâle. Il n'y avait aucune place. Il s'amusait à compter les voitures. Frappant violemment sur le volant, sa mère vociférait, comme il l'avait rarement entendu.

– Je peux la garer. Vas-y toi, je te rejoins.

Il lui avait été si simple de lui faire cette proposition. Dans sa tête pleinement somnolente, il s'était détaché de la situation. L'heure obscure n'avait aucune importance, c'était une visite comme il en avait fait d'autres et comme il en fera d'autres. Il n'y avait rien de grave, du moins pas que la fatigue et la maladie ne le laissait comprendre. Sa mère accepta sans mots, sans regards, et se précipita hors de la voiture. Calmement, il reprit le volant, et s'enfonça dans la nuit grandissante. Il connaissait bien la ville et ses zonards, il n'en connaissait pas les places. Heureusement, dans une rue parallèle, il trouva où se garer, et il ne prêta pas l'attention au parcmètre qui régulait l'endroit. Il descendit. Il ne voyait pas la lune, quelques nuages l'effaçait dans la noirceur de la nuit. Il marcha avec une certaine tranquillité vers le grand pâlot. Il devait être rassasié car il ne

mangeait ni ne vomissait. Il gardait close sa grande bouche électrique, mais pour lui il l'ouvrit. À l'accueil, il se trouvait cette infirmière. Elle avait tant de détresse dans son regard qu'il se sentait mal.

– Raphaël, ta mère y est déjà, dépêche-toi.

– Chambre 013 ?

Elle acquiesça avec un sourire désolé. Il devait connaître ce sourire, cela faisait tellement de temps qu'il pénétrait en ces lieux, qu'il discutait avec cette petite âme si compatissante, mais l'amertume qui s'y était logée cette nuit ne ressemblait à rien qu'il avait connu. L'hôpital était si silencieux. Les cris étaient tus, les souffrances muselées. Tous semblaient en recueillement, du moins il préférait penser ainsi plutôt qu'au deuil. Les marches étaient interminables, il n'avait plus souvenir de tant d'efforts pour atteindre le premier étage. Il n'y avait aucun bruit, à part une rumeur de sanglots. Il ne percevait aucune lueur, nulle part, et même les interrupteurs semblaient dysfonctionnels cette nuit. Il dépassa indifféremment tous les numéros jusqu'à la 013. Les sanglots s'en échappaient. Il y faisait si sombre. Ses yeux étaient aveugles. Où était donc passée la douce lumière qui rayonnait chaque fois qu'il franchissait cette porte coulissante ? Il n'y avait rien qu'un lit vide, légèrement imprégné d'éclats de lune, et à ses pieds, sa mère recroquevillée pleurait. Il ressentait un froid profond, saisissant, et bien que la fenêtre était ouverte, ce n'était pas le croc de l'hiver. Il était bien plus viscéral, c'était le froid du vide, de l'inexistence, et bientôt il le sut, de la solitude. Son nez coulait, ses yeux étaient secs. Dans chacun de ses si lents mouvements, il y avait un soulagement, mais une tristesse inconsolable, libre de toutes larmes. Il s'assit sur le lit, qui de quelques grincements, trembla. Là-haut les nuages s'étaient tous dissipés. La lune souriait. Quelle était belle ! Elle ne se moquait pas, elle accueillait dans le berceau de sa courbe les égarés qui se tournaient vers elle. Elle était la consolation pour les affligés. Il y avait une petite place chétive, qui n'était désormais plus rebut de la lumière, mais il s'y trouvait un astre resplendissant, brillant sans retenue à soulager l'obscurité vespérale d'une forte lueur aux milles douceurs. Lui aussi semblait souriant et il étira, de force peut-être, cette même grimace sur le visage de Raphaël. Sa mère, détruite et larmoyante le rejoignit. Le lit grinça encore, il riait comme quand Elías s'excitait. Il la prit dans ses bras. Il voulait tant la réchauffer. Mais à cet instant, il ne devait pas sécher ces larmes, elles devaient couler, peut-être en flot intarissable, d'une âme peinée inconsolable. Elle avait un fils qui était parti, il avait un frère qu'il ne verrait plus ; les larmes étaient la première étape de leur deuil. Mais désormais il souriait, en repensant à son petit frère, dans la pièce sans lumières, puisqu'il savait que c'était ainsi qu'il le voulait. Il était parti comme une étoile, alors désormais Raphaël saluait la lune. Finalement, il n'aura jamais pu se confondre en excuses, celles d'un grand frère confus de s'en être pris à l'être le plus précieux qu'il avait. C'était terminé désormais. Il n'était plus le même grand frère, et il avait perdu son bijou. Il lui restait des regrets, des excuses tues. Mais il savait que de là-haut, dans ce si parfait miroir qui lui seyait si bien, il le pardonnait, de tout, de rien, mais surtout, il l'aimait de toute sa lueur. Il n'y avait plus de montre, plus d'heures, plus d'aiguilles. Il n'y avait plus de « tic », plus de « tac », et son cœur battait en paix. Il n'y avait plus de temps, seulement une contemplation silencieuse. Il n'y avait plus de colère, plus de rage mais dans ses yeux, il y avait une étoile et il y avait un sourire d'or éternel. Ils brillaient intensément et il ne pouvait plus se les ôter.